

Note sparse dal *Journal d'Exil* di Grigore Gafencu

Grigore Gafencu, nato a Barlad in Romania il 30 gennaio 1892 e morto a Parigi il 30 gennaio 1957, fu un grande patriota rumeno e un grande europeo. Elogiandolo per la fedeltà al dovere di servire il suo Paese, il suo ideale di libertà, l'Europa, che la coscienza intransigente gli dettava – Henri Frenay, personalità di spicco della resistenza francese e del movimento federalista, lo definì una delle più nobili figure dell'epoca tragica nella quale aveva vissuto¹.

Grigore Gafencu rivestì alti incarichi nel periodo fra le due guerre mondiali e fu celebre ben al di là delle frontiere della Romania per la sua perspicacia politica e per l'audacia delle soluzioni da lui proposte. Mario Toscano, che lo frequentò a Ginevra fra il 1943 e il 1944 e che ne studiò l'azione di ministro degli Esteri rumeno dal 1938 al 1940 e successivamente di ministro plenipotenziario a Mosca fino al fatale giugno 1941, lo annoverò fra i «maestri nell'arte di condurre la politica di uno Stato satellite»².

Come appare già nei libri da lui pubblicati³, Gafencu tenne costantemente un diario, dove annotava e commentava gli avvenimenti dei quali era stato attore o testimone e spesso registrava anche le opinioni di altri osservatori. Dopo il crollo del comunismo e il ritorno in Romania della moglie Nouchette, i diari che erano ancora inediti hanno cominciato a vedere la luce a Bucarest in romeno⁴.

¹ Discorso pronunciato da Henri Frenay in nome dell'Uef alle esequie di Grigore Gafencu, il 2 febbraio 1957, nella Chiesa ortodossa rumena di Parigi.

² MARIO TOSCANO, *Storia dei trattati e politica internazionale, vol. I*, Torino, Giappichelli, 1963, p. 769; ma anche, ID. *Colloqui con Gafencu*, in «Rivista di studi politici internazionali», 1945, 1-4, pp. 85-100.

³ GRIGORE GAFENCU, *Preliminari della guerra all'Est. Dall'accordo di Mosca (21 agosto 1939) alle ostilità in Russia (27 giugno 1941)*, Milano, Mondadori, 1946; ID., *Ultimi giorni dell'Europa. Viaggio diplomatico nel 1939*, Milano, Rizzoli, 1947.

⁴ GRIGORE GAFENCU, *Jurnal 1940-1942*, București, Globus, 1991; ID., *Însemnări politice 1929-1939*, București, Humanitas, 1991; ID., *Misiune la Moscova 1940-1941*, București, Univers Enciclopedic, 1995; ID., *Politica in exil: 1942-1957*, București, Oscar Print, 2000; ID., *Jurnal (București, 1 iunie 1940-Moscova, 31 august 1941)*, București, Edit. Pro Historia, 2006; ID., *Ganduri peste cortina de fier*, București, Editura Enciclopedica, 2006.

Le note che qui si presentano sono tratte dal dattiloscritto in francese, inedito, del Journal d'Exil che copre il periodo del suo ultimo soggiorno parigino (dicembre 1953-gennaio 1957). Questo testo mi fu offerto tempo fa da uno dei più devoti amici di Grigore Gafencu, il federalista romeno Gabriel Badarau, che ne stava scrivendo una biografia dal titolo A la recherche de l'Europe. Grégoire Gafencu et son temps, ed è mia intenzione pubblicarlo tutto intero quanto prima per far conoscere ad un pubblico francofono, quindi più ampiamente, la bellezza e la profondità delle pagine che egli scrisse al tramonto della sua vita, nella lingua nella quale era stato educato e che padroneggiava superbamente.

A partire dalla missione a Mosca, che segnò l'inizio delle sue peregrinazioni a vario titolo, e ancor più dopo che la sua vita fu entrata nell'ombra, lo scopo di scrivere un diario per Gafencu era diventato quello di stabilire un legame fra le diverse fasi della sua esistenza, ancorando alla riflessione quotidiana sui cambiamenti incessanti di essa la sua sicurezza intellettuale per riuscire con ciò a seguire una linea di continuità che gli impedisse di diventare estraneo a sé stesso⁵.

Gafencu cessò di redigere le sue note nel gennaio 1952, in un momento depressivo del suo esilio americano e quando era tutto preso dalla preparazione del ritorno in Europa; ma, dopo aver taciuto per molti mesi con sé stesso ed essersi, quindi, un po' smarrito, sentì il bisogno di riprendere l'abitudine di parlarsi per quel tanto di cammino che gli sarebbe restato da compiere.

Nella scelta delle note da riprodurre, limitata dall'economia del fascicolo, ho voluto dar conto dell'intelligenza politica, della sensibilità, della cultura, della saggezza di Grigore Gafencu. (MARIA GRAZIA MELCHIONNI)

⁵ GRIGORE GAFENCU, *Jurnal d'Exil*, dattiloscritto inedito, p. 1.

[*Parigi, fine 1953*]

J'avais toujours pensé – il ne fallait pas être grand clerc pour cela – que le phénomène atomique allait profondément bouleverser non seulement les données de la guerre de demain, mais surtout le caractère et les éléments constitutifs de la paix. Je me rappelle avoir tenu une série de conférences dès les débuts de l'année 1946 (à Genève, à Zurich et à Strasbourg) dans lesquelles je soutenais que par le fait des armements modernes – engins de destruction totale et immédiate – la paix avait complètement changé de nature; elle ne pouvait plus être établie et assurée par le moyen de négociations diplomatiques, et de traités conclus et signés en bonne forme entre Etats souverains; elle exigeait dorénavant un contrôle permanent et effectif d'ordre international, et des liens organiques entre états allant jusqu'à la suppression des anciennes prérogatives de souveraineté nationale.

J'étais convaincu que pour échapper à l'anéantissement, le monde devait tendre vers des formes d'union et de fédération, toujours plus étendues. L'Europe unie, dont j'étais déjà avant et pendant la guerre un partisan enthousiaste (l'idée revient continuellement dans mes notes et dans mes livres), avait gagné pour moi un sens nouveau et très précis, dès qu'il m'a été donné de saisir toute l'étendue et toute la terrible puissance des armes nouvelles; je voyais alors l'intégration de l'Europe comme une étape nécessaire dans la non moins nécessaire intégration du monde entier en un système politique unitaire. Le danger du communisme soviétique ne me semblait si grave et si difficile à combattre que parce que Moscou suivait la voie indiquée par les nécessités de notre temps et tendait à réaliser un ordre mondial unitaire. Je ne voyais d'autre salut pour le monde libre, que dans la volonté d'opposer à l'universalisme soviétique, une conception d'ordre également universel, mais correspondant aux principes de notre civilisation.

Les Etats-Unis, s'ils avaient été pleinement conscients des possibilités qui s'offraient à eux, et des graves responsabilités qui leur incombaient du fait qu'ils étaient possesseurs exclusifs de la bombe atomique, auraient pu peut-être, user de leur force prépondérante, pour établir un ordre unitaire et pacifique. Mais peu enclins aux spéculations d'ordre politique et philosophique, ils préférèrent démobiliser leurs troupes, et ne se servir de leur supériorité atomique que pour arrêter l'élan de l'agression soviétique au cœur même de l'Europe. Selon leur expression, la bombe devait avoir un caractère défensif – être un deterrent, un argument décisif pour détourner, effrayer, décourager l'adversaire. Le fameux plan Baruch, qui devait servir de cible à Vichinsky aux Nations Unies pendant plusieurs années, prévoyait bien un contrôle international préalable dans le domaine de

l'énergie atomique, comme condition essentielle pour le désarmement général, – mais il était loin d'esquisser un plan de collaboration universelle. Il correspondait d'ailleurs aux bonnes intentions et à la bonne conscience des dirigeants américains; décidés à ne pas jeter la bombe, et sûrs que personne d'autre ne pourrait la jeter avant longtemps, ils n'étaient pas pressés d'en réglementer l'usage.

Les explosions atomiques qui eurent lieu en Russie, à partir de l'été 1950 changèrent complètement la situation. L'agresseur présumé avait la possibilité dorénavant – on le pensait avec un intérêt toujours plus soutenu aux Etats-Unis – de provoquer des désastres atomiques quand et où il le voulait. Une attaque brusquée, déclanchée à l'improviste, pouvait compenser pour lui l'infériorité de son armement et de ses réserves atomiques. Plus que toute autre espèce de guerre, la guerre atomique donnait un avantage certain, sinon décisif, à l'agresseur. Quant aux Etats-Unis, ils perdaient l'immunité que leur avait donné jusque là leur position géographique; ils devenaient un champ de bataille possible – et même le premier champ de bataille probable, car étant la puissance la plus forte et la plus en mesure d'exercer des représailles atomiques, la destruction immédiate de ses forces devenait l'objectif essentiel de tout agresseurs.

Le problème de la guerre atomique allait donc sérieusement influencer la pensée et l'action politique des dirigeants américains. Truman réagit devant le danger en mobilisant les forces industrielles de l'Amérique au service d'un immense programme de réarmement. Il augmentait ainsi la capacité de représaille de son pays, mais ne rendait pas la guerre impossible.

Il semble que le nouveau Président, profondément impressionné, dès son accession au pouvoir, par les responsabilités toutes spéciales qui lui incombait en notre ère atomique, a dirigé sa pensée vers des solutions plus complètes et plus définitives. La nouvelle d'après laquelle les Russes auraient réussi à faire exploser non seulement plusieurs bombes atomiques, mais même une bombe à l'hydrogène, prouvant ainsi qu'ils suivaient de près les progrès des nouvelles armes américaines, a certainement contribué à décider le Président à provoquer une suprême confrontation au sujet de la 'paix' avec les gouvernements soviétiques.

[...]

[*Parigi, fine 1953*]

Il y a une troisième mort dont je voudrais parler (pour résumer ce que fut pour nous cette année 'cruciale' de 1953).

La disparition de Staline changea certaines données de la situation internationale; ses effets se firent sentir à l'intérieur du cercle de

nos si pesantes préoccupations politiques. La disparition du Général Radesco nous toucha plus directement en influençant la situation de notre Exil.

La troisième mort, d'une importance infime par rapport au monde, ne toucha que Nouchette et moi; elle n'eut de répercussion qu'au-dedans du dernier cercle, celui qui enserme la vie de plus près, et où se joue en somme le problème de l'existence.

Pourquoi faut-il que je n'ose parler d'elle qu'en souriant, – pour me conformer ainsi à l'entendement des gens – alors qu'elle a remué en moi toutes les fibres de la sensibilité? Il s'agit de la disparition d'un ami, dont le nom fut une plaisanterie – il s'appelait Napoléon! – mais dont la présence nous était devenue indispensable; elle répondait au sentiment de continuité, qui nous incitait à rassembler sans cesse les parcelles éparses de nos êtres, semées à tous les vents par notre vie vagabonde. Pendant plus de dix ans il ne nous avait pas quittés, trotinant fidèlement dans nos pas, fier et confiant, traversant avec nous les pays et océans, et marquant par sa présence, comme par un contre-seing obligatoire, les portraits qui ont gardé nos images au cours de cette incessante migration. Il était là, auprès de nous, sur cette photo de la rue des Granges, et sur cette autre du Castelet, à New-York sur les terrasses du Pent-house, à Suits-Us sur les bords du Peconic, – partout où nous avons été et d'où nous sommes partis..., partout où son témoignage muet mais d'autant plus émouvant pouvait nous certifier que nous fûmes réellement ce que nous croyions avoir été.

Je me souviens du docteur Faust qui ramena de l'une de ses promenades et laissa pénétrer dans sa maison un chien qui s'était attachée à ses pas. C'était un caniche noir, que le pentagramme tracé sur le seuil de la porte pour confondre l'esprit malin n'avait pas empêché d'entrer, mais auquel il interdisait la sortie. Se sentant pris au piège et excité par certaines formules magiques, le caniche grandit, s'enfla démesurément, remplit de son être insolite tout l'espace de la maison et finit par éclater en laissant apparaître le génie du mal qu'il portait en lui. Le diable était entré ainsi chez le docteur allemand. – «Tel est donc le contenu du caniche» (*Dies also ist der Pudelskern!*) s'exclama Faust, en identifiant son visiteur.

C'est par un sortilège semblable que notre petit caniche blanc, génie de la bienveillance, envahit notre demeure et en prit possession. Il était certainement lui aussi autre chose que ce qu'il paraissait être. La place qu'il occupait dans l'espace semblait infime; la vide qu'il devait laisser après lui fut immense. Comme le caniche de Faust il avait le don de grandir, de s'étendre démesurément pour prendre possession d'une demeure et pour délivrer un esprit. Mais il était un petit

caniche blanc et non pas un caniche noir. Et son 'contenu' était blanc comme lui.

On ne s'apitoye pas à la mort d'un animal et on ne verse pas de larmes sur sa tombe. Aussi n'en avons-nous pas versé. A peine quelques gouttes que nous n'avons pas osé nous avouer à nous-mêmes, lorsque l'infirmière nous eut tendu le panier où, l'oreille rebattue sur sa tête frisée, il dormait de son dernier sommeil.

Mais les larmes que l'on verse finissent par tarir, alors que les changrins inavoués se prolongent parfois à l'infini.

Nous devons découvrir ainsi, poursuivie par un souvenir qui ne voulait pas s'effacer, que le petit caniche ne nous avait pas seulement accompagnés dans la vie, mais qu'il nous avait aidés à vivre. S'il était toujours là, sous la main, quand nous avons besoin de lui, dans les rues et dans les jardins, en automobile et en bateau, à la maison surtout, au pied du lit où nous reposons, près de la table où j'écrivais, sur le canapé où il se blotissait contre moi, sur le pas de la porte où il nous accueillait avec des transports d'allégresse; s'il prenait part à nos joies, aimait les visites, préférait l'intimité, s'efforçait lorsqu'il restait seul avec l'un de nous de remplacer l'autre; s'il avait le génie de la consolation, pressentant nos peines et nos détresses et s'ingéniant par ses caresses à nous les faire oublier; c'est qu'il était autre chose qu'un spécimen du règne animal: il portait en lui comme le caniche du docteur allemand – magie blanche contre magie noire – le complément de ce qui nous manquait dans l'existence. Par là, il touchait au surnaturel, au miracle. Il était l'oubli des soucis, l'ignorance du poids qui pèse sur un destin, la joie de vivre. Il offrait par son continuel enjouement la manière de tirer parti de toute aventure, et celle de se sentir chez soi n'importe où pourvu que l'on se trouve tous les trois ensemble. Il disait toujours *oui* à la vie, comme son cousin noir – le suppôt de Satan – disait toujours *non*. La seule négation qu'il nous opposa fut celle par laquelle il réduisit à néant l'espoir que nous avions placé dans sa guérison. Un mal que nous avions crû bénin, et dont nous n'avons jamais pu déterminer la cause (blessure accidentelle, morsure de chien, maladie infectieuse?) l'emporta en quelques jours.

Cette 'négation' comptera dans notre vie. Elle aura détruit une certaine harmonie intérieure que nous avons établie dans le déséquilibre et l'incertitude. Et elle nous aura obligés à faire un retour sur nous-mêmes, à nous extraire du moment présent (le seul dans lequel la vie est possible en Exil), et à penser au lendemain (terme aussi éloigné pour des Exilés, et aussi peu sûr que l'au-delà!).

Or, il suffit, dans notre situation, d'adopter pour un instant l'état d'esprit d'un homme normal, pour perdre pied et contenance. Déjà, sans que les choses aient beaucoup empiré, le ciel pour nous

s'est obscurci. La mort nous a frôlé de son aile. Ce ne fut pas un de ces frûlements qui provoquent des déchirements douloureux comme le ferait la disparition d'un frère ou d'un ami (suivant de près le martyr de notre pays, combien de semblables déchirements ne comptons-nous pas déjà!). Non, le choc amorti par la conscience que nous avions du peu d'importance de l'événement, ne retentit que plus tard à l'intérieur de nous-mêmes, causant alors une étrange sensation d'angoisse qui allait s'étendre et grandir. Il ne s'agissait au fond que d'un fait divers: un chien à jeter à la fourrière. Le trouble causé par un tel incident ne semblait être ni justifié ni explicable. Il était pourtant réel: le coup avait porté; il avait produit un déclic au plus profond de notre être, là où se fait le point au cours du voyage si bouleversé de la vie. Une heure nouvelle sonnait pour nous – elle ne renfermait plus aucune promesse. Le sortilège qui entretenait en nous et autour de nous une invincible insouciance s'était défait. Nous prenions conscience de ce que l'avenir réserve aux sans-patrie: le dénuement, l'impuissance, la solitude. Jamais nous n'avions douté jusque là du 'droit' que nous avions acquis en naissant d'être des êtres privilégiés. Même lorsque le bonheur nous fuyait, nous pensions rester maîtres de l'espérance. Et voilà que nous nous trouvions brusquement à bout d'efforts et de ressources.

Ce n'était pas l'heure du désespoir; je pense que nous saurons l'éviter. Mais c'était l'heure de la résignation. Comment saurons-nous nous adapter à elle, – nous lui sommes si étrangers?

Napoléon, le petit chien affublé du grand nom qui faisait sourire (nous n'avons pas fait graver ce nom sur sa tombe à Asnières, pour ne pas perpétuer une plaisanterie au moment où nous était révélé tout le tragique de l'existence) avait emporté avec lui ce que nous sentions encore être notre jeunesse. Peut-être n'était-ce qu'une coïncidence? Il est mort au moment où la page devait être tournée. Il ne personifie pas moise pour nous une époque où les sortilèges d'un bon génie s'exerçaient en notre faveur. Et paraphrasant les paroles de Goethe, nous nous demandons, en songeant à ce que la vie représentait pour nous en ces jours déjà éloignés: «Était-ce là le 'contenu' du caniche, la magie d'une illusion à laquelle nous devons notre dernier bonheur»?

[...]

Mardi 21 février [1956]

Spinelli vient me voir pour m'exposer sa thèse – que je connais d'ailleurs fort bien – à la veille de la lutte qui est censée devoir se donner le 1^{er} mars prochain au congrès de l'Uef au Luxembourg. Cet

homme qui passe pour un extrémiste, et dont je comprends fort bien l'esprit rigoureux et intransigeant, n'a aucune peine à apercevoir, avec sa subtilité latine, l'envers de la médaille, c'est-à-dire les scrupules et les 'complexes' d'ordre politique de son principal contradicteur, Ernst Friedländer. La solution de ces controverses, où tout le monde a raison, serait d'admettre et de légitimer des courants différents au sein de notre organisation, séparés non par des cloisons verticales (c.à.d. selon les différents pays) mais par des plans 'horizontaux'. Chaque organisation nationale devrait tolérer cette diversité, et renfermer à la fois des Spinnellistes fougueux, et des Friedlaenderiens réfléchis.

[...]

Rome, du 12 au 22 juillet [1956]

Bref voyage à Rome, inattendu, inespéré, pour assister à un congrès du *Movimento federalista europeo*. Nous n'avons pas eu le temps de nous préparer à la grande joie qui nous était réservée, et nous avons glissé sans prendre garde de l'atmosphère chargée d'orages de Paris vers un été réel, éclatant de soleil et de lumière. Le congrès était comme tous les congrès, d'un niveau intellectuel plus élevé peut-être, car le *Movimento* avait mobilisé tous ses professeurs afin de nous parler de la Constitution américaine. Pendant trois jours les noms de Jefferson, de Hamilton et de Madison furent bercés sur les ondes sonores et mélodieuses de la langue italienne et proposés en exemple aux fédéralistes européens. Après avoir moi-même présidé la première séance et tenu la harangue d'ouverture en anglais (car en honneur de la Constitution américaine, seuls l'anglais et l'italien étaient 'officiels'), je me laissais bercer par les flots d'éloquence académique des gentils professeurs romains, génois et milanais, sans tâcher de comprendre exactement tout le sens de ces phrases dont le son me semblait si familier. Ne s'agissait-il pas de choses si amplement débattues déjà, et dont l'évidence s'impose depuis longtemps à notre esprit, sans avoir réussi pour cela à rien changer aux habitudes de notre continent? Le seul lien 'fédéral' qui rattache de façon unitaire ces manifestations européennes qui se succèdent dans toutes les capitales du vieux monde, c'est le 'financement américain'. Il semble que l'idée européenne s'épanouit de préférences sur un terrain généreusement arrosé de dollars. Cette manne céleste vaut bien une apologie des articles du *Fédéraliste* et de la déclaration de Philadelphie. Le but plus précis du *Movimento* était d'étayer par le modèle américain la thèse de Spinelli, d'après laquelle le seul un pouvoir central supra-statal, établi à travers tous les

orages dont l'histoire constitutionnelle américaine était remplie (comme on devait nous le rappeler avec insistance), pouvait assurer l'accomplissement d'une œuvre d'unification. Le remarquable discours du professeur Friedrich de Harvard (et de Heidelberg) devait résumer les débats dans ce sens.

Pour ma part, séduit par l'ambiance du vieux palais Caetani où se tenaient les séances, palais surchargé de reproductions de marbres anciens, j'ai commencé par évoquer l'unité fondée sur la loi qu'avait réalisée la Rome antique, et celle, inspirée par la foi chrétienne, qu'avait cherché à atteindre la Rome du Moyen-âge. Et je saluai le privilège qui nous était offert d'assister, au cours de notre congrès, à la confrontation des principes d'unité qui avaient assuré la grandeur du plus puissant empire de l'antiquité, et de ceux sur lesquels s'était élevée la grandeur de la première puissance de notre temps.

Mais tout cela n'était que littérature auprès des sentiments profonds et troublants qui m'ont bouleversé dès le premier contact rétabli avec Rome.

Il faut avoir ressenti les atteintes de l'âge, il faut les avoir acceptées, – il faut s'être ouvert à la vieillesse, avec une sage résignation – pour pouvoir connaître la joie dans toute son ampleur, à Rome.

La ferveur de Goethe en découvrant la Ville éternelle, l'admiration solennelle que Chateaubriand vouait aux monuments de l'antique cité, ne m'avaient jamais entièrement convaincu. Ils étaient trop jeunes tous les deux, lorsqu'ils laissèrent éclater leur enthousiasme, lors de leurs premières émotions romaines. Mais retrouver Rome au moment où la vie, approchant de ses limites, atteint le bord du gouffre, frôler l'œuvre du temps inscrite dans chaque pierre, contempler ces beautés où la mort et la vie s'entremêlent dans une étrange et mystérieuse harmonie, sentir son cœur faiblir, s'épuiser, en gravissant les marches du Capitole, pour plonger du haut de ce site impérial dans la majestueuse désolation des ruines antiques, – c'est éprouver à la fois et en un même frisson, combien certains aspects de la beauté sont périssables, et combien le sentiment du beau est éternel. Jamais mon cœur défaillant, qui me donne tant de souci ailleurs, ne s'est senti plus à l'aise que dans cette ville à multiple dimensions, où le temps vous prend par la main afin de vous guider par des rues et des ruelles qui débouchent du fond du passé et vous accompagne parmi des palais et des églises vers un avenir qu'il importe peu d'atteindre, – puisqu'il est toujours possible et toujours agréable de s'arrêter en route.

Sous les voûtes de ces palais se sont succédé tant de générations de vivants qui ont épuisé les joies de la vie; sous les dalles de ces temples et de ces basiliques reposent, dans une paix plus profonde que partout ailleurs, – les couches superposées des morts le nos civilisa-

tions successives. Partout nous nous sentons sollicités de venir partager la joie des uns, le repos des autres. La vie, la mort se touchent de si près ici, se continuent si naturellement, se complètent à tel point, qu'elles effacent le sentiment angoissant du commencement et de la fin. Et partout le temps, fleuve majestueux roulant ses eaux le long de monuments et de ruines, se pare des attributs de la beauté. Que ce soit la masse imposante du Panthéon, qui apparaît intact tel que les Romains l'ont conçu et bâti, temple impérissable dont l'édifice demeure et les Dieux se relayent au cours des siècles; que ce soit la large façade de St Pierre, surmontée de son imposante coupole qui revêt des tons de rêve, rose, gris-rose, gris-vermeil dans les feux du soleil couchant, que ce soient les fontaines de la place d'Espagne, où la nuit venue les voisins se rassemblent pour deviser des jours qui passent, et mêler leurs propos, comme au temps de Chateaubriand, au murmure des eaux – il faut avoir subi soi-même les atteintes du temps, et avoir pénétré dans les allées remplies d'ombre de la vieillesse, pour goûter pleinement le sens, la grandeur, le charme de ces choses. Cette ville remplie d'enfants et de ruines est l'image même de la destinée humaine, le monument le plus parfait élevé à la gloire du temps.

[...]

Derniers jours à Rome [21-22 juillet 1956]

Trois jours de soleil à Fregene nous ont rendu presque bonne mine. Mais nous n'avions pas le loisir de pousser cette œuvre de reconstruction à fond. Il nous fallait à tout prix revoir Rome avant de partir.

Ces dernières vingt-quatre heures de soleil et de lune furent un enchantement: St Jean de Latran, St Paul hors les murs – les mosaïques de sa façade brillant dans les derniers rayons du soir, la Via Appia au lever de la lune, – un coup d'œil à la Place et au Palais Farnèse, un autre à la Place Navone, – le dîner au Pincio (le café à la Villa Roman).

Le lendemain, dimanche 22 juillet – jour de notre départ – nous avons profité de la matinée pour retourner dans l'enceinte du Colisée et, de là, par un soleil brûlant mais dans un air embaumé, de traverser le Forum de part en part, de l'Arc de Constantin, en passant sous celui de Titus, jusqu'à l'Arc d'Hadrien.

Je me rappelle une des premières impressions de Rome, notée par Chateaubriand: «Le Tibre sépare les deux gloires: assises dans la même poussière, la Rome païenne s'enfonce de plus en plus dans ses tombeaux, et la Rome chrétienne redescend peu à peu dans ses catacombes». L'image est belle, mais elle ne correspond pas à notre temps.

De nouveaux miracles se sont accomplis à Rome. La poussière ne s'étage plus en couches superposées, il n'en reste plus que juste assez pour s'iriser, matin et soir, dans les feux du soleil. Rome païenne est sortie de ses tombeaux, et ces tombeaux se sont élevés avec elle, au niveau de la vie animée d'une Capitale nouvelle; une avenue impériale, où les ombres du passé accompagnent les passants si pressés de nos jours, sépare les anciennes fouilles du Forum de Trajan. Et le mirage du temps est parfois si troublant que la vie qui n'arrive pas à se détacher de ces merveilleuses ruines paraît dominer de haut l'agitation des foules actuelles. Quant à la Rome chrétienne, elle n'a guère disparu dans les catacombes: avec ses trois cent cinquante-quatre Eglises, basiliques et cathédrales, qui dressent vers le ciel le témoignage d'une religion près de deux fois millénaire, – elle n'entend pas capituler.

C'est dans le plus ancien de ces temples, – là où la Rome chrétienne a dressé ses autels sous la voûte imposante d'un monument païen – au Panthéon – que nous rendons un dernier hommage à la Ville éternelle.

A deux heures de l'après-midi nous reprenons l'express pour Paris.

Je suis profondément heureux d'avoir pu faire ce bref pèlerinage.

[...]

Mardi 29 janvier 1957

Le mardi a été au cours de notre vie un jour de réceptions. Moscou, c'étaient les grands thés du Mardi; à New-York, le *Tuesday Panel*.

Aujourd'hui je reçois en cette nuit ma soixante cinquième année. Je la reçois au lit, ayant décidé de ne pas me lever, pour laisser reposer ma vieux cœur qui suit toujours plus difficilement les ardues sentiers de ma vie.

Repos, mais pas détente: mon cahier de notes ne me quitte pas.

Raymond Aron revient sur son idée de faire évacuer l'Europe (Est et Ouest) simultanément par les troupes soviétiques et américaines. Il ne s'agit pas dans sa pensée d'une évacuation partielle, qui laisserait au centre de l'Europe une zone neutre (incluant l'Allemagne; – projet Ripka!) mais d'une évacuation totale, impliquant la mise en état de défense, préalable, de l'Europe ainsi libérée. Voici les termes employés par Aron: «*le changement* de la situation militaire (à la suite de l'évacuation) ne permet pas moins de concevoir pour l'Europe entière une sécurité égale à la sécurité présente, sans la présence des troupes américaines. En effet, deux ou trois cents bombes,

même d'un modèle ancien, à la disposition des gouvernements européens eux-mêmes, représenteraient une garantie supérieure à des milliers de bombes modernes stockées par les Américains. Il sera de plus en plus difficile de demander à un pays de courir un risque de guerre pour en protéger un autre. La Grande Bretagne possède un armement atomique. D'autres pays d'Europe occidentale, par leurs efforts propres ou par entente avec les puissances anglo-saxones, pourraient en posséder également. A ce moment l'Europe aurait les ressources propres à décourager l'agression sans créer une menace quelconque pour l'Urss, assurée d'un armement atomique et classique infiniment supérieur...».

R. Aron prévoit aussi deux «conditions politiques». Comme il ne croit probablement pas à la prompt réalisation d'une Europe fédérée (ni à la reprise du projet de la Ced), il suggère un accord franco-allemand et un accord polono-allemand. Le premier lui semble «indispensable à l'organisation défensive de l'Europe indépendante» – l'autre aurait pour but de «liquider des querelles héritées de l'histoire».

Un tel plan, pour être réalisable, demande selon R. Aron «que l'on comprenne la substitution de perspectives». Et il conclut: «Au cours des dix dernières années, le but de la politique occidentale était de stabiliser le partage créé par la deuxième guerre mondiale. Au cours des dix prochaines années le but doit être de créer l'unité d'une Europe pacifique, de l'Atlantique à la Vistule».

Gaston Bergery attaque le même problème dans le *Monde*, et arrive à des conclusions semblables: «...si une partie de l'Europe (voisine de l'Urss et séparée des Usa par un océan) était ainsi dégagée des bases américaines permanentes, elle ne saurait rester découverte et devrait préalablement s'unir – pour assurer par des forces propres défensives peu nombreuses mais à grande puissance d'action sa couverture, et les terrains de relais nécessaires aux forces aériennes en cas de danger...». Bergery, lui, ne se contente pas de deux accords préalables, – il veut l'Europe unie «qui hier encore semblait une utopie». Mais il comprend, comme le fait Aron, que le «neutralisme» n'est pas une solution. On ne peut donner des assurances à l'Urss que si l'on est fort, et armé.

Evacuation, qui (pour arriver à résoudre le problème de l'Europe de l'Est, c'est-à-dire le problème de la paix), mais non sans les garanties «défensives» nécessaires, impliquant le réarmement de l'Europe.